

justice, faisant les fonctions de procureur impérial, soutenait l'accusation devant des juges militaires, présidés par le général Kavalevsky.

A 11 heures du matin, l'accusé avait été conduit en présence du tribunal; son crime était public, ses juges inaccessibles à la peur et à la corruption, il savait que l'heure de l'expiation venait de sonner.

Il était pâle, mais calme; donc ce fut d'une voix ferme qu'à la question posée par le président, il répondit se nommer Alexandre Solovieff, âgé de 27 ans, et avoir été en dernier lieu maître d'école.

A une seconde question relative à la religion qu'il professait, il ne fit que cette réponse :

— J'ai été baptisé dans la religion grecque, mais pour moi toutes les religions sont des bêtises.

Ce mot terrible qui explique tous les crimes, ne fut pas relevé.

— Reconnaissez-vous avoir tiré sur l'Empereur ?

— Oui, je le reconnais. J'ai agi de ma propre volonté, parce que sa mort était nécessaire pour le bonheur du pays et l'affranchissement du monde.

Cette phrase était la dernière qu'en le quittant lui avait dite Nadiège.

(On l'interrogea sur ses complices, il ne les nomma pas, il ne les connaissait point.)

De 6 heures $\frac{1}{2}$ à 8 heures du soir, le ministre prononça son réquisitoire dirigé plutôt contre la secte qui avait armé ce malheureux que contre Solovieff lui-même.

Son avocat Hasehaniwof se leva alors, mais, comprenant qu'il n'y avait pas là un jury à ébranler par des phrases sonores, ni un auditoire sympathique à soulever, il se contenta de recommander son client à la clémence impériale.

Quand il eut fini l'accusé déclara n'avoir rien à ajouter et le conseil se retira pour délibérer.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Les juges rentrèrent et s'assirent ? seul le président demeura debout.

Les bras croisés sur la poitrine l'accusé le regardait en face.

Le général lut la sentence qui, déclarant l'assassin coupable, le condamnait à être pendu.

Le visage du malheureux se couvrit d'une pâleur livide, ses mains se crispèrent, mais il ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, et eut encore la force de suivre ses gardes d'un pas ferme.

Dix minutes après, le docteur arrivait au quai Anglais. Nadiège qui le guettait avec impatience vint au-devant de lui.

— Condamné à mort, fit-il.

— A-t-il parlé ?

— Non.

Son visage se rasséréna, et ce fut en souriant, comme elle avait l'habitude de sourire, qu'elle dit :

— Qu'on le pend vite alors, cela lui fermera la bouche et servira de leçon aux autres pour ne pas manquer leur coup.

Ce fut toute son oraison funèbre.

Devant Fœdora il ne fut question de rien; sir John voulait lui éviter les émotions, il fallait bien lui laisser le temps d'hériter.

— Vous voyez, dit-elle, docteur, je profite de la permission que vous me donnez, je fais mes malles.

— L'égoïste, s'écria la Sibérienne devenue singulièrement gaie, elle va se promener à la campagne, se reposer sous les grands arbres, respirer l'air pur et elle me laisse à la ville braver le bruit, la poussière et la chaleur pour m'occuper de ses affaires et défendre ses intérêts.

— A quoi bon avoir des amis si ce n'est pour profiter de leur dévouement, répondit le docteur en puisant une prise de tabac parfumé, dans une tabatière ornée du portrait de l'Empereur, qu'entourait un cercle de brillants.

Puis il ajouta :

— Quel jour partez-vous, charmante comtesse ?

— J'ai encore quelques signatures à donner demain, fit-elle d'un air boudeur, ces gens de loi n'en finissent pas. Dimanche je serai libre, mais mon amie est trop dévote pour oser manquer une messe, en sorte qu'il me sera impossible de partir avant mardi.

— Pourquoi pas lundi ?

— Lundi ! mais vous n'y pensez pas, docteur, c'est un jour qui porte malheur.

— J'avais ouï dire que le jour néfaste était le vendredi.

— Pour les Français, pas pour nous. Moi qui suis Russe j'ai horreur du lundi; certes, je n'ai pas de préjugés et ne me soucie d'aucune religion, parce que je ne crois pas à toutes ces choses là, mais le lundi, braver le lundi. Oh ! non, c'est plus fort que moi.

— Le duc de Richelieu s'évanouissait à l'odeur d'une rose, sourit agréablement le docteur, chacun dans le monde a ses petites faiblesses.

Ce ne fut que le lendemain que la belle libre-penseuse, la révolutionnaire aristocrate, apprit la condamnation de Solovieff. Elle ne s'en préoccupa pas autrement. Que lui importait la mort de ce jeune homme, auquel personne ne s'intéressait, qui n'était pas à la mode, qu'il eût été de mauvais goût de plaindre ou d'admirer, et puis d'ailleurs cette sentence arrivait à un mauvais moment, Fœdora avait ses malles à finir, ses signatures à donner, ses visites d'adieu à recevoir. On ne peut pas tout faire à la fois.

— Jamais je ne serai prête pour mardi, répétait-elle à Nadiège, ce deuil complique tout, rien n'est plus difficile que de s'organiser quand on est condamné à porter le noir à la campagne; madame Jules, notre meilleure faiseuse, baisse horriblement, elle n'a plus d'idées, il faudra que je télégraphie à Paris; le chapeau que m'a envoyé Lodoïska me coiffe horriblement, je lui en ai commandé un autre, ses ouvrières y travailleront tout le dimanche, je l'ai exigé, je ne veux pas m'exposer à ce que... Paulovna, M. Oscar a-t-il envoyé mes gants ?

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1988, B. de P. M

4, Rue St. Jacques